

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 9

Artikel: Peter Ustinov : un drôle de voyageur solitaire
Autor: Probst, Jean-Robert / Ustinov, Peter
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PETER USTINOV

Un drôle de voyageur solitaire

Peter Ustinov est l'un des grands artistes de notre époque. Tour à tour acteur, écrivain et metteur en scène, il sillonne la planète pour dispenser son humour anglais mâtiné de russe. De ses origines britanno-italo-franco-russes, il a hérité une qualité suprême que l'on appelle la fantaisie. On a l'impression qu'il parle d'un événement important quand, soudain, sa phrase dérape et passe la frontière de la dérision.

Les fées qui se sont penchées sur son berceau, le 16 avril 1921, dans une maternité du Swiss Cottage de Londres, n'ont pas raté leur affaire. Tour à tour, d'un coup de baguette magique, elles lui ont dispensé le talent, l'intelligence et la générosité. Le moins qu'on puisse dire, après 77 ans d'existence, est que Peter Ustinov a fait bon usage

de toutes ces qualités. A tel point qu'il a vécu plusieurs vies pour le prix d'une seule.

En résumé, Peter Ustinov incarna, au cinéma, le rôle de Monsieur Loyal dans «Lola Montès» de Max Ophüls. Il fut également Néron dans «Quo Vadis», joua dans le «Spartacus» de Stanley Kubrick, aux côtés de Kirk Douglas, fut Georges IV

dans «Beau Brummel» avec Liz Taylor et tourna avec Jules Dassin dans «Topkapi». Auteur prolifique, il donna au théâtre «Romanof et Juliette», «Billy Budd» et «L'amour des quatre colonels», entre autres pièces. Il a écrit une dizaine de romans, dont «Le Désinformateur» et «Le Vieil Homme et Mr Smith». Il a également réalisé des mises en scène d'opéra, parmi lesquelles «La Flûte enchantée» à Hambourg et au Bolchoï de Moscou.

Aujourd'hui, il vit une retraite active dans une maison coquette, cernée par les vignes, au cœur de La Côte, entre Genève et Lausanne. C'est dans ce havre de paix qu'il nous a aimablement reçus, entouré de milliers de souvenirs qui racontent une vie semblable à un feu d'artifice.



Peter Ustinov, au milieu d'un paysage dont il ne se lasse jamais



Le monde est une scène immense où il joue plusieurs rôles

– Préférez-vous que l'on vous appelle Monsieur ou Sir Peter Ustinov ?

– Cela dépend où je suis. Les Français n'utilisent pas volontiers le mot de Sir, car ils pensent qu'il s'agit d'une nonne supérieure... Parfois, on m'appelle Sir Ustinov, ce qui ne va pas du tout; je préfère Sir Peter, car j'aime mon prénom.

– Vous avez des origines diverses, un grand-père suisse, une mère russe, un père basé en Ethiopie. Où vous sentez-vous à la maison ?

– Nulle part. Mais en même temps je suis chez moi dans plus de pays que la plupart des gens. Cela dit, mon lieu c'est l'intérieur de ma maison ou mon jardin.

– De quelle manière avez-vous découvert ce lieu, cette région de La Côte, après vos innombrables voyages ?

– Avant, j'habitais aux Diablerets, et pour moi, c'était un peu trop haut. A mon âge, je suis un ennemi de la neige, car j'ai le sentiment d'avoir un an et demi et d'apprendre à marcher. Je tombe à chaque pas et cela ne me donne aucun plaisir. Ici, je suis dans la plaine, je vois les montagnes, je vois même le Mont-Blanc. Je trouve que c'est un endroit providentiel. J'étais au milieu d'un divorce très difficile quand j'ai vu l'annonce d'un notaire qui m'a fait découvrir cette maison dont je suis tombé amoureux immédiatement. J'y vis depuis 1971.

«J'adore l'accent et les expressions vaudoises!»

– Vous avez également quelques arpents de vignes autour de votre maison ?

– Oui, je fabrique du vin. En fait, je vend le jus de raisin à un producteur qui me retourne quelques bouteilles. J'en fais cadeau à mes amis et j'en offre aux visiteurs.

– Depuis que vous habitez La Côte, avez-vous l'impression de devenir peu à peu vaudois ?

– Oui, j'adore l'accent et surtout les expressions vaudoises. Un jour, j'ai emmené un sénateur américain dans un caveau. Il appréciait beaucoup le moût. Alors, un vigneron m'a dit : «Il ne faudrait pas en abuser !» Je lui ai demandé : pourquoi, ça monte à la tête ? Il m'a répondu : «Non, mais comment dire cela de manière élégante... Ça inspire la diarrhée !»

«Ce qui me plaît le plus ? Ce sont les vacances !»

– Que représente pour vous ce coin de pays et qu'est-ce qu'il vous apporte ?

– Un jour, une ministre soviétique d'avant l'ère Gorbachev est venue chez moi et elle m'a dit : «C'est un paysage dont on se lasse très rapidement !» Or, à mes yeux, chaque jour est différent et il y a une distance humaine des choses. Je vois tout le lac, mais aussi des vaches, des gens, des voitures. Je trouve ce paysage absolument miraculeux. J'apprécie aussi Ramuz. Pagnol a fait des miracles avec le Midi, mais la sève ici est aussi profonde et le pays aussi curieux et mystérieux que celui de Pagnol. J'adore cette histoire du vigneron veuf, qui, de retour du cimetière,

affirme : «Tout de même, ma femme, je l'aimais tellement, j'ai failli le lui dire !»

– Vous êtes bien intégré dans cette région, mais on ne vous voit jamais sur une scène en Suisse. Pour quelles raisons ?

– Ne soyez pas offensé par ce que je dis. Ma philosophie est la suivante : si on passe toute sa vie en scène, il faut vivre en coulisses. Ici, ma vie est différente. Je ne veux pas vraiment connaître mes voisins, je ne tiens pas à faire partie du paysage. Ici, je peux travailler dans le calme et dans le secret et ça me donne un grand soulagement. Tout en représentant les coulisses, la Suisse joue un rôle primordial dans mon être, parce que je retrouve toujours ce pays avec gratitude, après mes sorties dans un monde plus bousculé.

– Si, par exemple, le Théâtre de Genève vous demandait de mettre en scène une pièce ou de monter un spectacle, quelle serait votre réaction ?

– Rolf Liebermann, qui est un ami inconditionnel, m'avait demandé de mettre en scène un opéra, mais le projet n'a pu aboutir, malheureusement. Je le regrette, parce que c'est Liebermann et Solti qui m'ont ouvert les portes de l'opéra.

– Vous menez de front plusieurs carrières en parallèle. Vous êtes acteur, metteur en scène, écrivain. Qu'est-ce qui vous plaît le plus ?

– Les vacances ! Cela dit, je pense qu'écrire est le plus difficile, c'est ►



Peter Ustinov, devant sa maison vigneronne de la Côte

► donc ce qui me donne le plus de satisfactions. On est confronté à la page blanche. On s'assied un beau matin et on la remplit avec difficulté. Et puis, ça devient une habitude et, après 350 pages, on a terminé. Deux ans plus tard, on est assis chez soi en face d'un journaliste et on discute du résultat. Je trouve que c'est un miracle. Rien à voir avec l'opéra ou la scène. Jouer est une espèce de thérapie.

«Un pays imaginaire au milieu de l'Atlantique»

– Vous êtes souvent en voyage, vous entreprenez beaucoup d'activités en parallèle, vous venez de terminer un nouveau roman, où puisez-vous toute cette énergie ?

– Je pense que je suis très curieux. J'aime savoir comment les choses fonctionnent, comment un roman est fabriqué, quelles sont les règles à éviter et comment trouver mon propre chemin parmi toutes sortes

d'obstacles. Je suis un voyageur solitaire qui ne sait pas ce qu'il va trouver dans le prochain paysage...

– Vous aimez l'humour et la dérision. Vous dites que, quand vous avez des problèmes, vous vous réfugiez dans le rire. D'où vous vient ce naturel optimiste ?

– Je ne sais pas. Je pense que je l'ai fabriqué. Il y a des minorités comme les Kurdes, les Juifs parfois, les Irlandais, ce qui leur donne une certaine force. Imaginez la force que j'ai parce que je suis une minorité pour moi tout seul. Il n'y en a pas un autre avec mon mélange de sangs ou de traditions. Cela signifie que je suis vraiment solitaire dans ce sens. Quand j'étais très jeune, je me suis inventé un pays situé au milieu de l'Atlantique. Tous mes intérêts sont basés sur le modèle de ce pays qui n'existe pas. Ce n'est pas un pays de fantaisie, puisqu'on y trouve des problèmes, parfois très graves. J'ai tout un système pour les régler. En fait, je pense que je tire ma force de ma solitude...

– Comment s'appelle votre pays ?

– C'est un secret. J'ai le sentiment que si je dévoile ce pays, les gens vont se moquer... ou l'envahir !

– Qu'est-ce qui vous fait rire ?

– Presque tout. Quand je vois une immense manifestation populaire ou royale, je ne peux pas résister à la pensée que ce sont tous des gens nus qui sont costumés. Parfois, je ne suis pas aussi cruel de mettre tout le monde à nu. Si c'est un policier ou un douanier qui m'approche, j'ai immédiatement le sentiment qu'ils sont en pyjama. Uniquement pour nous mettre à égalité. Parce que l'uniforme est quelque chose que je déteste.

– Vous avez quatre enfants. Est-ce qu'ils suivent vos traces d'une certaine manière ? Sont-ils impliqués dans le monde des arts ou du spectacle ?

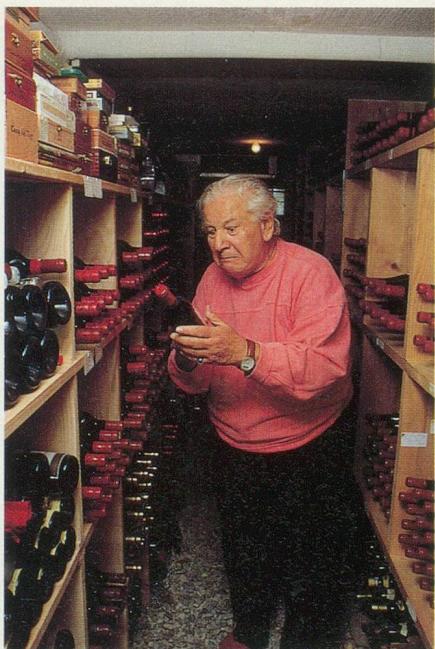
– Ils ne suivent pas du tout mes traces, mais ils sont tous les quatre impliqués dans le monde des arts. Directement ou indirectement. Ma fille aînée était actrice. Elle est mariée et elle est déjà relativement âgée, parce que je l'ai eue lorsque j'étais très jeune. Ma deuxième fille écrit des scripts à Hollywood. Mon fils Igor est sculpteur et ça va assez bien pour lui. Enfin, ma petite fille dessine des bijoux. Ce sont toujours

des choses tactiles ou artistiques et je ne pense pas qu'ils étaient capables de faire autre chose.

«Il y a toujours quelque chose qui me ramène à la réalité!»

– Vous accordez beaucoup d'attention aux enfants, puisque vous êtes ambassadeur à l'UNICEF. Que cela signifie-t-il concrètement ?

– Je ne sais pas, je fais cela depuis trente ans. Je suis le doyen. Parfois on assiste à des galas, ce que je déteste. J'aime mieux être sur le terrain, afin de créer une présence et donner confiance aux gens, pour qu'ils ne se sentent pas abandonnés et oubliés. Je me souviens qu'un jour, à Cologne, une femme de mœurs légères m'a accosté alors que je me rendais de la gare à mon hôtel en m'appelant : «Monsieur UNICEF ! Vous savez, je cache ma pro-



Grand amateur de vins rouges, il possède une cave superbe

Mes préférences	
Une couleur:	Je suis attiré par le vert
Une fleur:	La tulipe
Une odeur:	Le pain frais
Une recette:	Les potages aux lentilles
Un écrivain:	William Shakespeare
Un musicien:	Mozart
Un cinéaste:	André Cayatte
Un film:	Alexandre Nevski
Une peinture:	Les impressionnistes
Un pays:	La Russie
Une personnalité:	Gorbachev, Mandela et Kofi Annan
Une qualité humaine:	La tolérance
Un animal:	Le chien samoyède
Une gourmandise:	Je suis gourmand

fession à ma fille, mais je pense que je l'ai éduquée de la bonne façon. Quand j'ai eu un client généreux, on va ensemble, avec ma fille, donner des sous pour l'UNICEF.»

– Ce genre de situation vous donne-t-il confiance dans l'avenir de l'humanité ?

– Oui, j'ai confiance. Je ne suis pas pessimiste, parce que le pessimisme est un luxe qui a été épousé au siècle dernier.

– Vous avez reçu trois Oscar et deux Emmy, les célèbres statuettes américaines. Que vous manque-t-il et après quoi courrez-vous aujourd'hui ?

– Il ne me manque rien. Tout ce qui m'est arrivé a été une heureuse surprise. Et puis, il y a toujours quelque chose qui me ramène à la réalité. Quand on m'a admis à l'Académie des Beaux-Arts, à Paris, je suis arrivé très tôt pour préparer mon discours et ajuster mon épée. A un certain moment, j'étais seul dans le vestiaire, quand un très vieux monsieur est sorti des douches, vêtu uniquement de ses sous-vêtements thermiques. Sur le sous-vêtement, il avait épingle la grand-croix de la

Légion d'honneur. Devant mon expression surprise, il m'a dit : «Oui, si je ne la porte pas, je l'oublie...» C'est trop touchant. Chaque moment de gloire est mitigé par quelque chose de très humain. Cela permet de garder les pieds sur terre.

– Vous appréciez certainement les situations cocasses de la vie ?

– Depuis huit ans, je suis chancelier d'université et ça me fascine. D'être en contact avec les étudiants, donner et recevoir des conseils, donner des diplômes à des gens aussi divers que Gorbachev ou Gentscher est pour moi très intéressant. Quand on m'a investi, j'ai pensé que mon père aurait été tellement heureux de constater que j'étais enfin entré dans une université...

– Je n'ose pas vous demander si vous êtes un homme heureux ?

– Oui, oui, je suis un homme heureux, parce qu'après trois mariages, j'ai le sentiment que si ma troisième épouse avait été la première, elle aurait aussi été la seule.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine